

—Encore ? s'écria la vieille dame en pâlisant.
 —Oui, encore. Quel est ce danger ? Je l'ignore. Mais il existe et je cherche à le connaître afin de le conjurer.
 —M. et madame de Coulange savent-ils ?...
 —Madame de Coulange seule sait pourquoi je suis à Paris.
 —Si je vous ai bien compris, monsieur Morlot, le marquis et les siens seraient menacés par un ou plusieurs ennemis.
 —Oui, madame.
 —Inconnus ?
 —Inconnus.
 —Et c'est vous qui entreprenez la tâche de la découvrir ?
 —Madame la marquise n'a-t-elle pas entendu dire que j'étais autrefois agent de la police de sûreté ?
 —Non, je ne savais pas cela. Maintenant, monsieur, je vois ce que vous pouvez faire. Je suis prête à vous répondre ; quels renseignements avez-vous à me demander ?
 —Madame la marquise connaît-elle une dame polonaise, qui porte le nom de comtesse Protowska.
 La vieille dame resta un moment silencieuse, ayant l'air de chercher dans sa mémoire.
 —Non répondit-elle, non, je ne connais point cette comtesse, et je ne crois pas que jamais son nom ait été prononcé devant moi.
 —Maintenant c'est vous, madame la marquise, qui avez présenté M. le comte de Montgarin à l'hôtel de Coulange ?
 —Oui, et j'ajoute que son mariage avec Maximilienne sera un peu mon œuvre.
 —Madame la marquise connaît beaucoup ce jeune homme ?
 —Beaucoup, monsieur. Mais, pardon, verriez-vous en lui un de ces ennemis que vous cherchez ?
 —Non, certes.
 —A la bonne heure. Ce que j'ai fait pour le comte de Montgarin, monsieur, vous dit l'estime et l'amitié que j'ai pour lui. Une personne que la marquise de Neuville estime est à l'abri de tout soupçon.
 —Madame la marquise, répondit Morlot, vos paroles me font éprouver une grande satisfaction.
 Et tout bas il se dit :
 —Je n'ai plus à m'occuper du comte de Montgarin.
 —Ainsi, reprit la vieille dame, vous aviez quelque doute à l'égard de mon protégé ?
 —Non, madame, non ; mais... je cherche.
 —En vous disant que je l'estime et que Maximilienne l'aime, je pourrais me dispenser de vous faire son éloge. Cependant, écoutez : Et la marquise de Neuville raconta à Morlot l'espèce de confession que lui avait faite un jour le comte de Montgarin.
 —Eh bien, ajouta-t-elle, êtes-vous convaincu, maintenant, que le comte est un brave et digne jeune homme ?
 Morlot s'inclina en signe d'assentiment.
 —Si vous le voulez bien, madame la marquise, dit-il, nous parlerons de M. le comte de Rogas.
 —Je le vois assez souvent ; mais je ne puis rien vous dire de son passé. Ce que je sais, c'est qu'il a une grande affection pour son jeune parent ; il semble ne vivre que pour lui. C'est un homme froid, grave et même austère : il parle peu ; il est poli, fort aimable et ne manque pas d'une certaine distinction. Il possède, paraît-il, une grande fortune.
 —Ah ! fit Morlot. —Diable, diable, pensait-il, je ne vois pas du tout sur quel terrain je marche.
 A ce moment on frappa à la porte du salon.
 —Qu'y a-t-il, demanda la marquise.
 La porte s'ouvrit et un domestique annonça :
 —Monsieur le comte de Rogas.
 Morlot se dressa comme poussé par un ressort.
 La marquise le regarda et dit au domestique :
 —Priez M. de Rogas d'attendre un instant.
 La porte se referma.
 Alors la marquise dit à Morlot :
 —Si vous avez intérêt à ne pas être vu ici par M. de Rogas, passez dans cette chambre et, quand j'aurai fait entrer le comte, vous pourrez vous en aller.
 Mais, déjà Morlot avait réfléchi.
 —Madame la marquise, dit-il, je désire voir M. le comte de Rogas. Seulement, je vous prie de me présenter à lui sous le nom de baron de Ninville, un baron de province, propriétaire dans le département du Doubs, qui est venu vous faire une visite.
 —Pour la famille de Coulange, je peux faire ce mensonge, répondit la marquise.
 Elle appela le domestique et lui dit :
 —Faites entrer M. le comte de Rogas.

XV

Quand, un instant après, Morlot sortit du salon de la marquise, où il laissait le comte de Rogas, son front devint sombre et ses sourcils se froncèrent.

Il avait eu le temps de bien examiner le Portugais, et tout de suite après son premier examen il s'était dit :

—Cet homme a un masque sur le visage.
 Il descendit l'escalier tout rêveur. Dans la rue il se mit à marcher rapidement. Au bout d'un instant il s'arrêta brusquement.
 —Ce personnage est une énigme vivante, murmura-t-il.
 Mais rien ne m'ôttera de l'idée que j'étais tout à l'heure en présence d'un coquin !

Il se remit à marcher, continuant ses réflexions. Il se demandait :
 —Quel est le passé de cet homme ? Est-il le parent du comte de Montgarin ? A-t-il réellement une grande fortune ? Voilà ce qu'il faudra savoir... En attendant, reprit-il avec une sorte de dépit, Sosthène de Perny reste perdu dans l'obscurité d'une nuit profonde.

A cinq heures un quart, Morlot entra chez l'inspecteur de police Mouillon. Celui-ci l'attendait. La façon dont il accueillit le régisseur de Chesnel disait assez l'amitié qu'il avait pour lui. Ils venaient à peine de s'asseoir lorsque Jardel arriva. Quelques paroles amicales furent échangées ; puis Mouillon demanda à Morlot ce qu'il attendait de son camarade et de lui.

—Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Morlot, ajouta-t-il, que Jardel et moi nous sommes entièrement à vous ; quoi que vous puissiez nous demander, nous sommes vos hommes. Nous serons heureux si nous vous offrons enfin l'occasion de payer la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous.

—Vous êtes de braves cœurs, répondit Morlot, en serrant en même temps la main aux deux agents. Vous le voyez, sachant que je pouvais compter sur votre amitié, je n'ai pas hésité à m'adresser à vous. Vous vous souvenez de ce que nous avons fait autrefois ensemble ?

—C'est une de ces choses qu'on n'oublie jamais, répondit Mouillon. Quel magnifique coup de filet ! Nous n'avons rien eu de pareil depuis, monsieur Morlot. Souvent encore, à la préfecture, on parle de la fameuse enveloppe de lettre à moitié brûlée, trouvée par vous, et au moyen de laquelle nous avons pincé cette formidable bande de brigands.

—Malheureusement, dit Morlot, nous ne les avons pas pris tous.
 —Deux ou trois avaient échappé, nous les avons retrouvés.
 —Il en reste encore, dit-il.
 —Des hommes de la bande de Durand ? fit Mouillon.
 —Oui.

—Tonnerre ! il ont la vie dure, groinmela Mouillon.
 —Vous savez tous deux, Jardel surtout, puisqu'il était avec moi, ce qui s'est passé une certaine nuit au château de Coulange. Deux scélérats, ayant pour complice une femme de chambre, s'étaient introduits dans le château où, sans Jardel et moi, deux crimes auraient été commis : un vol et un assassinat. La victime désignée était la marquise de Coulange.

—Quelle effroyable nuit ! murmura Jardel.
 —Ces deux misérables faisaient partie de la bande de Durand, continua Morlot, puisque l'un d'eux était précisément ce Jules Vincent à qui appartenait le morceau d'enveloppe. Jardel se souvient que celui-ci parvint à nous échapper ; nous nous emparâmes de l'autre après une vigoureuse résistance. Trois jours après, la bande presque toute entière était arrêtée, vous savez comment. Le fameux Jules Vincent, qui s'appelait de son vrai nom Armand Des Grolles, était cette fois entre nos mains. Pour des raisons que je n'ai pu vous faire connaître alors et que je dois vous cacher encore, il n'a point été parlé de l'affaire du château de Coulange dans le procès de la bande des voleurs, de sorte que Des Grolles n'a été condamné qu'à cinq ans de prison.

—Et quinze ans de surveillance, dit Jardel.
 —Sait-on ce qu'il est devenu ?
 —Peu de temps après qu'il fut sorti de prison, il a disparu. Toutefois, on a pu suivre sa trace jusqu'au Havre, où on a à peu près acquis la certitude qu'il s'était embarqué pour l'Amérique.

—Ah ! fit Morlot.
 Et il resta un instant pensif.
 —L'autre brigand, reprit-il, le complice de Des Grolles dans la tentative de vol et d'assassinat du château de Coulange, aurait dû passer devant la cour d'assises comme les autres ; mais, pour ces mêmes raisons dont je parlais tout à l'heure, madame la marquise de Coulange, trop sensible et trop bonne, lui a fait grâce. Et moi, Morlot, agent de police, manquant à mon devoir, j'ai laissé prendre la clef des champs à l'homme que Jardel et moi avions arrêté. Ma démission, que j'ai immédiatement donnée, a été la conséquence de cette faute que j'ai commise. Que voulez-vous, j'ai été faible devant une femme.

—Bah ! fit Mouillon, vous n'avez rien à regretter.
 —Vous vous trompez, mon ami, répliqua vivement Morlot ; j'ai un regret, un grand regret.
 —Quel est ce regret ?
 —De ne pas avoir tué raide, comme un chien enragé, l'homme à qui la marquise de Coulange a fait grâce. Vous verrez tout à